

# VEILLÉES DU PEUPLE

PAR

ALPHONSE BALLEYDIER

---

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

---

PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION. — GÉRANT : A. RIGAUD

33, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 33

## SEPTIEME VEILLEE.

**Calon père et maire de Vallangoujard.**

### I.

Il existe dans le canton de l'Île-Adam, arrondissement de Pontoise, sur la route de cette ville à Beauvais, une petite commune nommée Vallangoujard. Ce village, encaissé entre deux montagnes du sommet desquelles on découvre un magnifique panorama, se compose de deux rangées de maisons rustiques, d'une église, d'une auberge où l'on trouve du vin à 30 centimes et des voitures à volonté; d'une maison blanche habitée par le débitant de tabac, et du presbytère. La plupart des maisons sont couvertes en chaume. Sur la droite de Vallangoujard, l'œil découvre à perte de vue de vastes prairies noyées dans des eaux marécageuses et encadrées dans une bordure de collines fort pittoresques. La population de Vallangoujard est honnête, affable et laborieuse, mais arriérée au delà de toute expression.

Le presbytère, servant de mairie et de maison d'école, est affecté au service du conseil municipal et au logement de l'instituteur. C'est dans ce petit village que nous vous donnons rendez-vous, chers lecteurs, pour écouter l'histoire véridique qui formera le sujet de cette septième veillée.

## II.

Joseph-Nicolas Calon est né à Digeon, près d'Aumale, en 1779. Son père, doué d'une intelligence rare et d'une grande activité, jouissait d'une réputation de probité passée à l'état de proverbe dans le pays. On disait : *Honnête comme le père Calon.*

Le père Calon n'était pas riche cependant, sa profession de fabricant d'étoffes pour les paysans, lui procurait largement les moyens de faire face aux besoins de sa nombreuse famille, et de mettre, dans la prévision des jours difficiles, quelques économies de côté. « Celui qui » ne garde pas une poire pour la soif, disait-il souvent, » s'expose à mourir de faim. » Le vieux proverbe ainsi arrangé, et rajeuni par le prévoyant travailleur, est souvent encore rappelé dans la contrée, où son nom, entouré d'hommages et de respect après sa mort, prouve une fois de plus que la mémoire d'un homme de bien ne meurt jamais.

Joseph-Nicolas, le héros de cette veillée, était l'aîné de dix enfants, que dans ses miséricordieuses largesses la Providence avait accordés au père Calon. Une nom-

breuse famille est la richesse des pauvres gens. Privé à l'âge de cinq ans des soins de sa mère, il eut une enfance très-négligée au point de vue de l'instruction, fort rare d'ailleurs, à cette époque, pour la classe à laquelle il appartenait. La seule chose que son père, absorbé par les affaires, lui apprit alors, fut d'être un bon chrétien et un bon Français. Le meilleur patriotisme, disait souvent le père Calon, se trouve dans la religion, puisque le ciel est l'éternelle patrie de tout être créé à l'image de Dieu. Le vieux père de famille ressemblait à un patriarche, lorsque, le dimanche, entouré de ses dix enfants, il assistait pieusement, dans l'église de sa paroisse, au saint sacrifice de la messe.

Lorsque les hommes impies et de mauvaise volonté abolirent le septième jour consacré au repos du Seigneur, Calon prétendit que les bêtes refusant, *par habitude*, de travailler ce jour-là, avaient plus d'esprit que les gens.

Dès l'âge de dix ans, actif et laborieux comme son père, Joseph-Nicolas travaillait dans la fabrique et se rendait sur les marchés voisins pour y écouler les produits de la semaine. Quoique élevé dans des habitudes d'économie, il était fort désintéressé; pour aider son père à élever ses frères et ses petites sœurs, il versait généreusement dans la bourse commune le salaire de son travail et les bénéfices de ses opérations.

Plus tard, à l'âge de quinze ans, lorsque les horizons de la vie s'agrandirent pour lui, et que, mesurant son courage à l'ambition de se créer un avenir, il se sentit

la force de voler de ses propres ailes, il quitta le foyer paternel pour aller occuper, à Saint-Denis, près de Paris, une place d'apprenti dans la maison d'un négociant en laine. Il sut bientôt mériter par sa bonne conduite, par son zèle, par son assiduité à remplir tous ses devoirs, la bienveillance et l'amitié de son patron, qui le donnait et le citait à toute occasion pour modèle à ses autres ouvriers. « Courage, petit, lui disait-il souvent, courage et persévérance ! tu es dans le bon chemin ; ne t'en écarte pas, et un jour, si je ne me trompe, tu deviendras plus riche que moi.

Quoique notre jeune apprenti n'eût pas besoin de ces bonnes paroles pour remplir ses devoirs de bon travailleur, il y trouvait néanmoins un stimulant qui doublait ses forces et son courage ; il devint homme de bonne heure.

A cette époque, la révolution venait de jeter sur le pavé de Saint-Denis un pauvre moine dont le couvent, mis, comme tout ce qu'il y avait de bon, de beau, de saint en France, hors la loi, avait été fermé. C'était un bien digne et un bien excellent homme que le frère Lebeau !... Sous une enveloppe modeste et simple, il cachait un grand savoir..... un véritable puits d'érudition. Mais la science, ainsi que le prétendait le père Calon, disant à ses enfants qu'un bon ouvrier était préférable à un TROIS QUARTS de savant, la science d'alors, pas plus que celle d'aujourd'hui, n'avait un cours monétaire chez le boulanger.... Le frère Lebeau, maigre et jaune comme un hareng saur exposé au

soleil sur le bord d'une tonne, en savait quelque chose... car plus d'une fois il se couchait avec la faim dans les entrailles..... Il offrit, à raison de dix francs par mois, des leçons de littérature et de philosophie; mais la philosophie et la littérature n'étaient plus à l'ordre du jour : personne n'en voulut..... Je le crois bien. Si la révolution avait eu le don des miracles, elle aurait donné une tête et un corps à la science, pour avoir le plaisir d'abord de la dénoncer comme aristocrate, et celui non moins grand de la décapiter ensuite.

Pour ne pas mourir de faim, le frère Lebeau, qui tenait cependant fort peu à la vie, les hommes et les choses de cette époque lui faisant horreur et pitié, se vit réduit à donner des leçons d'écriture et de lecture à un sol le cachet (style de l'époque); il lui fallait donc vingt heures de travail, et quel travail ! pour se faire la modique somme de vingt sols; la durée de chaque leçon était une heure.

Joseph - Nicolas, qui ne savait encore ni lire ni écrire, mais qui connaissait parfaitement l'arithmétique sur le bout de ses doigts, alla trouver le frère Lebeau, et lui dit : « Mon frère, je n'ai pas la prétention de devenir un *savantas*, comme dit mon père; » mais je n'ai pas envie de rester un âne : je ne demande pas que vous me mettiez sur le chemin de l'Académie, mais je désire que vous me mettiez à même de lire dans tous les livres en gros ou petits caractères, et d'écrire toute espèce de lettres en gros ou en fin. »

— Avec de la bonne volonté de votre part , répondit le frère Lebeau , il n'y a rien de plus facile que cela.

— La bonne volonté ne me manquera pas..... Combien de temps me faudra-t-il pour apprendre tout cela ?

— Trois mois au plus , si vous êtes studieux.

— Je le serai ; et combien me prendrez-vous par mois ?

— Rien , si j'étais riche... Mais je suis pauvre comme Job... Je vous demanderai par mois une pièce de trente sous.

— Voici deux mois d'avance, mon frère... Et Joseph-Nicolas glissa un petit écu tout neuf dans la main du pauvre moine qui ne s'était jamais vu si riche.

Trois mois après, Calon savait lire dans tous les livres et écrire sans guide-âne toute espèce de lettres. Le frère Lebeau le citait comme son meilleur élève.

### III.

Depuis longtemps Joseph-Nicolas , l'apprenti , était passé ouvrier, mais si parfait ouvrier, que tous les négociants en laine qui , se trouvant en relations d'affaires avec son patron , eurent occasion de le connaître , cherchèrent à l'embaucher ; mais Joseph-Nicolas, qui, à défaut d'autres études , avait suivi chez son père un cours de proverbes , savait que pierre qui roule n'amasse pas de mousse. Il resta fidèle à la fortune de son premier et unique maître, jusqu'au jour où d'ouvrier il passa maître

lui-même : ce jour-là , il y avait dix ans qu'il était arrivé le sac au dos et le bâton à la main dans la bonne ville de Saint-Denis.

Durant ces dernières années , il avait fait de grands progrès sous la direction du bon frère Lebeau avec lequel il s'était lié d'amitié. Non-seulement il savait parfaitement lire et écrire , comme nous l'avons dit , mais il connaissait encore , de manière à pouvoir les enseigner , toutes les règles de l'arithmétique. De la géographie , de l'histoire même , il en savait assez pour en parler sans commettre de graves erreurs dans quelque position où , plus tard , la fortune pouvait le placer.

Doué , comme son père , d'une rare intelligence , il aimait tant l'étude , que pour s'y consacrer , sans nuire cependant à ses devoirs d'ouvrier , il prenait sur ses nuits les heures réclamées par le sommeil. Les fêtes décrétées par la République et les décadis n'avaient de charmes pour lui qu'en raison du temps qu'elles lui accordaient pour satisfaire ses goûts studieux. Jamais ces jours-là on ne lui vit mettre les pieds dans un cabaret ou dans un tripot. Il détestait le jeu , les folles parties , et fuyait toutes les occasions qui pouvaient l'entraîner à d'inutiles dépenses et l'exposer à de frivoles dissipations. Sa vie était réglée comme un papier de musique , rangée comme l'existence d'une jeune fille honnête. Ne croyez pas cependant qu'avec ces habitudes d'ordre et d'économie , Joseph-Nicolas fût un misanthrope... Vous seriez dans une étrange erreur... Il avait tous les goûts de son âge ,



mais il ne s'y livrait qu'avec mesure et avec une sage modération. Il aimait les plaisirs honnêtes et les joies avouables ; il était, en un mot, déjà à cette époque si parfait dans toute sa conduite, qu'il n'y avait pas à Saint-Denis un père qui n'eût été fier de l'avoir pour fils, et une mère qui ne désirât lui donner le titre de gendre.

Joseph-Nicolas avait alors vingt-cinq ans accomplis, une santé robuste, une connaissance pratique des affaires et douze cents francs d'économie. C'est dans ces conditions qu'il forma le projet de s'établir et de travailler pour son propre compte. Son patron lui-même, tout désolé qu'il fût de perdre en lui son meilleur ouvrier, lui en donna le conseil et promit de l'assister à l'occasion de sa bourse et de son expérience ; un instant même il lui proposa une association ; mais, sur cette observation de Joseph-Nicolas, qu'une poire partagée est moins grosse qu'une poire entière, il y renonça non sans regret.

En toutes choses les commencements sont difficiles, surtout quand on opère avec de faibles ressources sur un petit échiquier. Dans ce cas, la prudence qui ne livre rien au hasard est aussi nécessaire que l'activité qui dirige le mouvement. Le jeune Calon possédait au suprême degré ces deux éminentes qualités. La première année il acheta une partie de peaux de mouton qu'il travailla lui-même avec soin, et revendit ensuite avec de gros bénéfices : en six mois il avait triplé son actif.

L'année suivante, marchant par gradation dans la

carrière commerciale, il acheta, argent comptant, quelques petits lots de laine qu'il travailla et revendit avec les mêmes avantages qu'il avait retirés de la vente de ses peaux de mouton. La troisième année, son commerce, béni par Dieu, prit un grand développement; tout prospérait au gré de ses désirs; son inventaire fait, il se trouvait à la tête de dix mille francs.

Dans ce temps, la France débrouillée par le puissant génie d'un de ces hommes qui surgissent à l'heure de la Providence pour sauver les empires, et que parfois la Providence brise à la fin de la journée quand leur œuvre de salut ou de régénération est accomplie, la France, débrouillée, disons-nous, du chaos où l'avait plongée la révolution, se trouvait à l'apogée de sa grandeur et de sa prospérité. Forte et respectée au dehors, heureuse et satisfaite à l'intérieur, elle cultivait avec un égal bonheur le laurier et l'olivier, et se livrait avec un égal succès à la gloire et au commerce.

La religion, exilée par un décret républicain dans le cœur des fidèles croyants, avait retrouvé ses prêtres et ses autels, et les fidèles croyants avaient retrouvé, dans la pratique de la religion, l'inspiration des grandes et belles choses..... Les églises se trouvèrent alors trop petites pour recevoir l'affluence des fidèles accourant chaque dimanche rendre hommage au divin Rédempteur.

Joseph-Nicolas, nous l'avons dit, avait été élevé par son père dans les principes qui constituent le vrai bonheur, non-seulement dans l'autre monde, mais encore

dans celui-ci. Aussi, l'un des premiers il avait béni la main du grand capitaine à qui Dieu avait un jour prêté les clefs de saint Pierre pour rouvrir ses temples en France.

Depuis ce jour, on le vit chaque dimanche et à chaque fête pieusement agenouillé à l'angle d'un pilier de la cathédrale de Saint-Denis, suivant dans son livre d'heures les diverses phases du saint sacrifice, ou improvisant avec son cœur de ferventes prières adressées à celui qui tient dans ses mains la destinée des peuples et des rois. Il était sincèrement, foncièrement religieux, non point seulement au point de vue de la théorie, mais encore au point de vue pratique; en effet, il observait fidèlement tous les préceptes contenus dans le livre de Dieu. Il ne faisait jamais aux autres ce qu'il n'aurait pas voulu qu'on lui fît. Il aimait son prochain comme lui-même..... autant que cela dépendait de lui, il rendait le bien pour le mal, et pardonnait à ceux qui l'avaient offensé. Il avait un grand respect pour les infirmes et les vieillards, une grande compassion pour les affligés, et une grande bienfaisance pour les pauvres. Qui donne aux pauvres prête à Dieu, lui avait dit son père : aussi, plein de confiance dans la solvabilité de Dieu, il donnait beaucoup. Dans son grand livre, les pauvres avaient un compte courant. Enfin, bien jeune encore et pauvre lui-même, il promettait ce qu'il devait être dans un âge plus avancé, alors que la fortune, juste dans ses largesses, l'aurait comblé de toutes ses faveurs.

Tel était Calon, lorsqu'un jour de la semaine, se

rendant à l'église de Saint-Denis pour invoquer Dieu, ce qu'il avait l'habitude de faire en dehors du dimanche chaque fois qu'il entreprenait une affaire nouvelle, il aperçut, à genoux devant une chapelle, une jeune fille priant aussi avec tant de ferveur, qu'il crut avoir devant les yeux l'ange du recueillement. Ainsi que Calon, cette jeune fille était vêtue simplement, mais il y avait sur son visage, dans son maintien, dans toutes ses manières, un air de distinction, un cachet d'élite qui indiquaient chez elle autre chose qu'une infime ouvrière.

Sa vue fit sur Joseph-Nicolas une vive impression; son regard bleu, plein d'onction, produisant sur son cœur l'effet d'une étincelle électrique, éclaira tout à coup devant lui la perspective d'une vie nouvelle; dans cette jeune fille, priant comme doivent prier les anges, il devina de suite la mère que Dieu devait donner à ses enfants. Le jour même, procédant avec sa prudence accoutumée, il prit des informations sur son compte; toutes répondirent à ses désirs et à ses espérances.

M<sup>lle</sup> Capron de la Houssierre était une jeune personne accomplie. Par son exactitude à remplir tous ses devoirs, elle aurait pu servir de modèle à la vertu. Chérie, vénérée, même de ses compagnes, elle menait, en dehors des plaisirs et des joies du monde, une vie si pure, si retirée, que jamais elle n'avait donné prise à la médisance, cette lèpre morale, immorale plutôt, des petites villes. Toutes les mères la citaient pour exemple à leurs filles. Elle eût été bien certainement proclamée à l'una-

nimité rosière, si la commune de Saint-Denis eût eu l'habitude de distribuer des couronnes à la sagesse et à la vertu.

M<sup>lle</sup> Capron de la Houssierre vivait du travail de ses mains ; cependant , par les liens du sang , ainsi que l'indique son nom , elle appartenait à une famille de haute naissance. Son père , garde du corps du roi Louis XVI , avait été emporté par la tourmente de 1793 ; sa mère , morte de douleur , l'avait laissée à l'âge de sept ans , seule au monde , sans parents , sans amis , sans fortune , et sans autre protection que celle des excellents principes qu'elle s'était efforcée d'inculquer dans son jeune cœur. Cette semence du bien , bénie , fertilisée par Dieu , devait lui tenir lieu des richesses dont la révolution l'avait dépouillée. La jeune orpheline supporta , avec une résignation et une énergie au-dessus de son âge , la position infime dans laquelle , pauvre ouvrière , elle était destinée à vivre , jusqu'au jour où Joseph-Nicolas devait lui offrir son cœur et son nom.

Six semaines après la rencontre dont nous venons de parler , M<sup>lle</sup> de la Houssierre , à genoux dans la chapelle où pour la première fois Joseph-Nicolas l'avait aperçue , reçut , en échange de ses serments , les serments d'un époux , serments auxquels l'un et l'autre devaient rester fidèles.

IV.

A force de peines, de labeurs et d'économie, le père de Joseph-Nicolas était parvenu à élever ses dix enfants, désormais tous à l'abri de la misère. D'un autre côté, son commerce avait si bien prospéré, qu'il pouvait donner à l'établissement de chacun d'eux une somme de plus de trois mille francs. Joseph-Nicolas avait trois sœurs, toutes trois en âge de se marier; il leur fit généreusement l'abandon de sa dot pour augmenter la leur. Sa femme fut la première à applaudir cet acte de désintéressement. Les deux cœurs des jeunes époux, étroitement unis par les liens du mariage, n'en faisaient qu'un seul pour concevoir et exécuter la pensée d'une bonne action.

M<sup>me</sup> Calon, qui, depuis longtemps et sans regret, avait fait le sacrifice des parchemins de sa famille, voulut également s'associer au travail de son mari. Elle semblait avoir été mise au monde pour les affaires. Le génie du commerce s'était incarné dans elle. Aussi contribua-t-elle grandement à l'accroissement rapide de la fortune de sa maison. En 1813, le jeune ménage possédait, bien claire et bien nette, une somme de soixante mille francs.

A cette époque, Joseph-Nicolas avait étendu le cercle de ses opérations commerciales jusqu'en Belgique. Il travaillait énormément pour les fabriques de la ville de Verviers, principal débouché de ses laines travaillées.

Les événements politiques, l'invasion à main armée dont la Belgique devint en ce temps le théâtre, lui enlevèrent sa fortune, qui, malheureusement, se trouvait tout engagée à l'étranger. Sa ruine fut complète. Les deux époux supportèrent cette épreuve avec courage, se réjouissant même, en quelque sorte, dans leur désastre, de n'avoir pas entrepris des affaires au-dessus de leurs forces. Il ne leur restait rien, à la vérité, mais ils ne devaient rien à personne. Le crédit dont ils jouissaient fut pour eux le commencement d'une nouvelle fortune.

Jeunes tous deux, pleins de vigueur et d'énergie, stimulés par la tendresse des enfants dont la Providence avait doté leur union, ils se remirent bravement à l'œuvre, et travaillant jour et nuit sans relâche, ils reconquirent en quelques années une fortune plus considérable que celle qu'ils avaient perdue dans l'invasion de la Belgique en 1813.

Sur ces entrefaites, ils furent visités par une épreuve plus cruelle et surtout plus irréparable que la perte de leurs économies. Le vieux père Calon, parvenu à un âge avancé, paya son dernier tribut à la loi commune. Il emporta dans la tombe l'estime et les respects de tous ceux qui l'avaient connu. Retiré depuis quelque temps des affaires, il laissait en mourant une somme de 140,000 francs en biens-fonds. Ainsi qu'il avait fait pour sa dot, Joseph-Nicolas, d'accord avec sa femme, toujours de moitié dans ses généreuses inspirations, abandonna sa part aux plus nécessiteux de sa famille. Cet acte de générosité et de

désintéressement est d'autant plus digne d'éloge, que, sans être avare, la prodigalité ne fut jamais le défaut de Calon.

Depuis ce moment, une chance inouïe favorisa toutes ses entreprises ; chaque année, la laine passant par ses mains se transformait en toison d'or. De l'année 1807 jusqu'en 1846, il fournit la carrière commerciale la plus honorable, et s'acquit un nom des plus distingués dans les affaires. La maison Calon neveu, de Saint-Denis, jouissait d'un crédit illimité et d'une réputation d'honorabilité considérable. Dans une période de trente-neuf années, et déduction faite des pertes auxquelles tout négociant est exposé, Joseph-Nicolas a réalisé une fortune qui dépasse 1,500,000 francs.

Son dernier acte en quittant les affaires fut même une bonne action ; il donna son établissement, plus prospère que jamais, et sans aucune indemnité, à son premier ouvrier, excellent homme, bon père de famille, mais trop pauvre pour pouvoir l'acheter. Cet ouvrier, non moins heureux que son généreux patron, s'est également retiré des affaires depuis quelque temps, avec du *pain sur la planche* pour le restant de ses jours.

Joseph-Nicolas était adoré de ses ouvriers et de ses employés ; sévère, mais juste, il veillait sur eux avec une sollicitude de père ; il avait l'habitude de leur donner un salaire plus élevé que celui qu'ils auraient trouvé dans les autres maisons. Aussi tous lui étaient dévoués au point de *se mettre au feu* pour lui. Pour



eux, Joseph-Nicolas était plutôt un père qu'un patron.

Déarrassé du souci des affaires, Joseph-Nicolas se retira à Epluches, près de Pontoise, et acheta un vieux château entouré de vastes jardins fermés au nord par un grand parc peuplé de lièvres et de lapins. C'est là qu'en 1853 les habitants de la commune de Vallangoujard, privés depuis longtemps d'une administration régulière (nul d'entre eux n'ambitionnait le titre de maire), allèrent chercher Calon pour lui offrir les honneurs de la mairie. Joseph-Nicolas, heureux des loisirs que la Providence accordait à ses vieux jours, refusa d'abord ; mais les délégués de la commune, veuve de toute espèce d'administration, le prièrent avec tant d'instances qu'il finit par céder à leurs vœux appuyés par le préfet de la Seine.

De ce moment, Vallangoujard entra dans une ère nouvelle.

Calon ne s'était point illusionné sur les difficultés de la tâche qu'il avait acceptée. Il savait que tout était à refaire dans la commune arriérée qui venait de se placer sous sa tutelle. Il se mit courageusement à l'œuvre. Il commença d'abord par moraliser ses administrés en protégeant la religion dans la personne de son ministre. Il s'appliqua ensuite à développer sur une grande échelle le système d'améliorations qu'il avait adopté pour le bien-être de la commune. Les progrès de la culture, l'assainissement des terrains marécageux, l'entretien des chemins vicinaux, la création de nouveaux moyens de transport pour les récoltes devinrent l'objet de ses soins constants et éclairés.

Malgré son grand âge, il dirigea et surveilla lui-même les ouvriers chargés d'exécuter les travaux compris dans son plan de régénération. Il ne recula devant aucun sacrifice personnel pour obtenir un résultat heureux, un progrès... Sous son habile administration, la commune de Vallangoujard avait, en moins de dix-huit mois, avancé de trente ans dans la civilisation.

Il suffisait de lui signaler quelque chose de bien à faire pour que ce bien fût instantanément accompli. Entre un grand nombre de preuves, nous avons sous les yeux la requête que lui adressèrent, le 23 mai de cette année, ses conseillers municipaux. Nous ne pouvons résister au désir de la mettre textuellement sous les vôtres, chers lecteurs. La voici :

« Monsieur le maire,

» La paternité avec laquelle vous administrez votre commune nous autorise à abuser de vos bontés. Nous savons combien vous nous êtes dévoué, et nous venons vous demander de faire couvrir notre lavoir. Si nous avons besoin de vous témoigner notre reconnaissance pour tout le bien que vous nous faites, nous ne saurions trouver aucune expression pour le faire.

» En accueillant notre demande, vous nous donnerez un grand secours, car nos femmes, en été, sont exposées au soleil, et, en hiver, à la pluie.

» Vous adresser une prière, c'est être assuré d'avance qu'elle sera exaucée.

» En même temps que nous prions la Providence et Dieu, qui en est le directeur, de nous conserver notr

bon maire, nous faisons des vœux pour la santé de M. Calon.

Nous avons l'honneur d'être, Monsieur le Maire,  
vos respectueux administrés. »

( Suivent les signatures. )

Le lavoir fut immédiatement couvert, et les femmes de Vallangoujard s'empressèrent, à leur tour, de manifester leurs sentiments de gratitude envers le maire, en lui souscrivant l'adresse suivante :

« Monsieur le maire,

» Nous n'avons pas voulu laisser sans remerciements et sans vous témoigner notre reconnaissance le concours que vous nous avez assuré pour donner à notre commune les améliorations qu'elle demande. Nous venons, en vous présentant nos respects, vous dire que vous pouvez compter sur un concours absolu de notre part. Et pourquoi ne serions-nous pas dévouées à vous?... Vous n'avez qu'un désir : celui de l'amélioration de notre commune. Comptez, cher maire, sur nous pour vous aider dans les grandes idées que vous avez, et soyez certain que notre faible appui vous est acquis.

» Nous aurons au moins, de cette manière, la satisfaction de nous associer à vos généreuses inspirations.

» Nous avons l'honneur, Monsieur et cher maire,  
de vous présenter nos respects. »

( Suivent les signatures. )

Les habitants de la commune ne se contentèrent pas

de ces témoignages de reconnaissance adressés directement à celui-là même qui avait si bien su les inspirer, ils voulurent également exprimer leur gratitude au préfet qui avait ratifié la nomination de M. Calon à la mairie de Vallangoujard. La lettre suivante du sous-préfet de Pontoise adressée à M. Calon lui-même en fait foi :

« Monsieur le maire,

» Les membres du Conseil municipal et les habitants notables de votre commune ont adressé une lettre à M. le préfet, par laquelle, en énumérant tous vos bienfaits pour la commune de Vallangoujard depuis que vous en êtes maire, ils remerciaient cet administrateur supérieur de vous avoir nommé aux honorables fonctions de maire.

» M. le préfet m'écrit à ce sujet le 26 juillet 1857 :

« Je suis très-heureux de me joindre aux habitants et aux conseillers municipaux de la commune de Vallangoujard, pour adresser mes félicitations à Monsieur le maire pour tout le bien qu'il a fait et fait journellement dans cette commune.

» Je vous prie de vouloir bien les lui transmettre. »

Ces titres honorables, ces distinctions, ces attestations, brevets d'honneur décernés par l'opinion publique à un ancien ouvrier, fils de ses œuvres, doivent servir d'encouragement aux travailleurs qui, dans l'accomplissement de leurs devoirs et une bonne conduite, pourront trouver comme lui un premier échelon pour

s'élever, sinon à la fortune, du moins à une honnête aisance et à l'estime de leurs concitoyens.

V.

Nous vous avons montré, chers lecteurs, les heureux résultats obtenus pour la commune de Vallangoujard par l'intelligente administration de son maire et par les sacrifices personnels qu'il s'était imposés, mais M. Calon était un de ces hommes qui croient n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

A certaines époques de l'année, surtout pendant la saison des pluies, les eaux torrentielles descendant des montagnes interceptaient ou rendaient périlleux un des passages les plus fréquentés par les habitants de la commune. Plusieurs fois des accidents déplora- bles avaient été signalés sur ce point. Le maire de Vallangoujard voulut en rendre le retour impossible en faisant construire à ses frais un pont réclamé depuis longtemps par les vœux du pays entier.

La bénédiction de ce pont terminé dans les commen- cements de juin de cette année, fut fixée au 21 du même mois. Ce jour-là, les habitants conviés à cette cérémonie par une proclamation bien sentie, enten- dirent la messe et se rendirent processionnellement sur le pont. Là, au milieu d'un silence solennel, l'abbé Rivière, curé de l'Abbeville, desservant Vallangoujard, leur a adressé l'allocution suivante :

La religion, mes frères, appelée à bénir les monuments particuliers et les travaux de l'esprit et du génie que Dieu donne à l'homme, vient aussi, par notre ministère, bénir en ce moment une œuvre d'utilité publique dont le bon cœur de M. Calon vient de gratifier la commune de Vallangoujard.

» Grâce à cette bonne fortune, grâce à ce pont, le pays ne verra plus désormais, dans cet endroit si périlleux auparavant, arriver de ces accidents et de ces malheurs dont vos ancêtres, et vous-mêmes, mes frères, avez été, plus d'une fois, les tristes témoins ou les malheureuses victimes.

» Les récoltes de la plaine, les produits des carrières et des bois, comme les voitures et les gens de pied, pourront maintenant passer ici, en tout temps, avec sécurité.

» Aussi, mes frères, les avantages de ce pont, reconnus et appréciés, de plus en plus, par vous et par vos descendants, perpétueront-ils toujours également vos sentiments de gratitude envers celui qui l'a donné : sentiments que, dans cette solennelle et religieuse cérémonie, nous voyons sous nos yeux se manifester d'une manière si sincère et si vive, pour la personne de M. Calon, dont l'intérêt et la sollicitude déjà si connus de tous pour Vallangoujard, j'en ai la confiance, ne se ralentiront pas.

» Mais, mes frères, sous quel nom allons-nous bénir et consacrer cette œuvre de bienfaisance et d'utilité publique, dont M. le maire de cette commune a bien voulu la doter ? Votre reconnaissance,

» j'en suis sûr, mes frères, m'a prévenu ; votre recon-  
» naissance a trouvé, a proclamé dans vos cœurs, le  
» nom qu'il portera toujours. Ce pont, mes frères,  
» s'appellera donc le *Pont-Calon*.

» Dieu fasse vivre et vivre longtemps le bienfaiteur  
» et généreux M. Calon ! Ainsi soit-il. »

Ainsi soit-il , répétèrent les spectateurs en masse.....  
Ainsi soit-il.

Le maire de Vallangoujard, visiblement ému des mar-  
ques de sympathies dont il était l'objet, répondit en ces  
termes au discours de l'honorable desservant :

» Je remercie le digne pasteur des touchantes paroles  
» qu'il vient de prononcer ; je vous remercie aussi, chers  
» administrés, de l'empressement que vous avez mis à  
» assister à la bénédiction du pont que j'ai offert à notre  
» commune.

» Lorsque M. le Préfet m'a confié l'honneur d'être  
» votre maire, j'ai pris la résolution de faire sortir la  
» commune de l'état misérable où elle se trouvait.

» Ce que j'ai fait et ce que je ferai dans l'avenir est  
» la conséquence du profond désir que j'ai de la voir  
» prospère et heureuse.

» Plusieurs fois j'avais été témoin des malheurs arri-  
» vés à l'endroit où nous sommes. Pour qu'ils ne se re-  
» nouvelassent plus à l'avenir, j'ai fait construire ce  
» pont.

» Souvent aussi, j'ai été affligé en voyant votre  
» église entourée de propriétés particulières, je voulais  
» donc acquérir ces propriétés pour isoler l'église et  
» l'entourer d'une place publique ; jusqu'à ce jour, par

» suite des refus de ventes, j'ai trouvé une forte résis-  
» tance ; j'avais résolu de suivre l'expropriation, lors-  
» qu'enfin je viens d'obtenir la vente ; la commune  
» n'étant pas assez riche pour payer cette acquisition,  
» je suis heureux de vous annoncer que je lui en fais  
» don.

» J'ai cru encore que le cimetière ne pouvait être plus  
» longtemps contigu à l'église et rester ainsi au milieu  
» du village ; je vous offre donc le terrain nécessaire ; à  
» prendre où la commune le trouvera le plus convena-  
» ble pour y faire un cimetière.

» Vous avez autour de vous soixante-quinze hectares  
» incultes et sans aucun rapport, qui vous appartiennent  
» par des portions très-divisées. Je mets à la disposition  
» des propriétaires les fonds nécessaires pour le drai-  
» nage, ou bien j'offre de les acquérir et de les mettre  
» en plein rapport.

» Mon but, par ces travaux, est de procurer pour  
» l'hiver du travail aux ouvriers, et lorsqu'il sera ter-  
» miné, on y élèvera des bestiaux, ce qui procurera à  
» la commune de grands avantages, tout en augmen-  
» tant le nombre de ses habitants et celui de ses reve-  
» nus. »

Ces dernières paroles furent accueillies par les accla-  
mations répétées de : « Vive notre maire ! vive à jamais  
notre père ! vive monsieur Calon ! » La joie brillait  
sur tous les fronts, le contentement dilatait tous les  
cœurs.

L'entrepreneur du pont, le bras de la pensée qui  
l'avait fait construire, ouvrier comme l'avait été le maire



de Vallangoujard, s'approchant à son tour de M. Calon, lui adressa ces quelques paroles, écoutées dans un religieux silence.

« Monsieur,

» Ne vous étonnez pas trop de me voir la hardiesse  
» d'élever la voix au milieu de cette assemblée, après  
» avoir entendu les paroles de notre vénérable pasteur.  
» Oh ! je n'ai pas l'intention de me faire remarquer ;  
» mais je me sens heureux d'exprimer ma reconnaiss-  
» sance et celle des habitants de Vallangoujard à l'auteur  
» de cette œuvre philanthropique.

» Oui, il est bien doux d'avoir parmi nous un bien-  
» faiteur de l'humanité, un homme qui nous comble de  
» bienfaits chaque jour. Et en effet, il ne se passe pas  
» une année sans que nous voyions s'élever, par ses  
» soins, des travaux d'utilité publique, et par consé-  
» quent un témoignage de sa sollicitude pour nous.

» Honneur donc à celui qui consacre ses jours à  
» rendre plus heureux les habitants des campagnes !

» Puissent nos vœux, en écartant désormais de  
» votre destinée les soucis et les peines, vous donner  
» encore de longues années, pleines de bonheur et de  
» joie !

» Accueillez donc cet hommage de notre profonde  
» estime et de notre reconnaissance. Nous chercherons  
» à le perpétuer en faisant pénétrer dans les cœurs de  
» nos enfants le respect et l'amour d'un nom que nous  
» leur apprendrons à bénir comme celui de leur meil-  
» leur ami.

» Les générations se succéderont, et ce monument  
» restera debout : alors nos petits-enfants, en passant  
» sur le pont, penseront à celui qui l'a fait con-  
» struire. »

Après cette allocution accueillie par des transports de joie, toutes les femmes de Vallangoujard entourèrent leur maire et lui demandèrent la faveur de l'embrasser; puis aux cris répétés mille fois de : *Vive Monsieur le Maire !* elles le reconduisirent processionnellement à sa voiture.

## VI.

Sans l'avoir jamais ni cherchée ni ambitionnée, le maire de Vallangoujard jouit d'une popularité dont il a le droit d'être fier, car cette popularité repose sur l'estime et sur la reconnaissance publiques. Pour l'obtenir, il n'a point caressé les instincts vulgaires, il n'a pas flatté les petites passions des masses, il leur a fait du bien. Enfant du peuple et fils de ses œuvres, il leur a montré par ses exemples plus que par ses paroles qu'une bonne conduite et le travail pouvaient mener un bon ouvrier et un travailleur honnête, non-seulement à la fortune, mais encore aux honneurs.